

## Claude Gay, un naturaliste varois au Chili

Le 18 mars 1800 naissait à Draguignan Claude Gay, le quatrième enfant de Thérèse Mouret et de Jean Gay « tailleur d'habit ». À l'école primaire comme au collège, le jeune Claude écoutait d'une oreille distraite les leçons de ses maîtres. Sa constitution robuste et son caractère jovial le prédisposaient au jeu et aux activités physiques plutôt qu'à la sévère étude. Rien, en tout cas, au cours de sa scolarité n'avait laissé prévoir son fabuleux parcours scientifique.

### Une authentique vocation

À quinze ans, il est placé comme apprenti dans une pharmacie de la ville où son travail consiste à préparer des potions jusqu'à ce qu'il déniche, au sommet d'une étagère, un vieux livre de botanique. Les illustrations qu'il y découvre déclenchent en lui un intérêt inattendu, qui va devenir très vite une passion. Surpris par la curiosité de cet adolescent, son patron lui procure des ouvrages plus récents, qu'il dévore et qui l'incitent à aller herboriser dans la campagne environnante. Il n'en revient qu'à la nuit tombée, son sac débordant d'herbes et de plantes, si bien que ses camarades le surnomment « le chercheur de persil ». Rien ne l'arrête, ni la fatigue ni la faim, encore moins les moqueries. Bientôt les découvertes botaniques ne lui suffisent plus et il se met à observer en plus les insectes et les minéraux. Et, quand son champ d'activité lui paraît trop étroit, il l'étend jusqu'à l'Estérel et aux gorges du Verdon. De mois en mois, ses collections s'enrichissent et l'amènent à faire des échanges avec d'autres amateurs. C'est ainsi qu'il se fait connaître et qu'Adrien de Jussieu, le fils du célèbre directeur du Jardin des plantes, tient à le rencontrer lors d'un passage à Draguignan. Cette visite va marquer le début d'une longue amitié.

Un officier du génie nommé Solier, passionné lui aussi de sciences naturelles, l'invite à Marseille où il se lie avec un groupe de naturalistes qui l'entraînent jusqu'à Lyon puis en Savoie. M. de Châtillon, séduit par l'enthousiasme de ce jeune chercheur, l'accueille dans son château qui domine le lac du Bourget et lui ouvre sa bibliothèque. Tenant à fêter Noël en famille, Gay prend congé de son amphitryon et regagne Marseille en vingt jours. Il passe la nuit du 23 décembre à Toulon pour reprendre des forces car, le lendemain, il devra parcourir les quatre-vingts kilomètres qui le séparent de Draguignan où, pour rien au monde, il ne voudrait manquer le traditionnel souper. Ses qualités de marcheur le feront arriver chez les siens au milieu du repas.

Depuis que Jussieu lui a parlé de son travail au Jardin des plantes, il rêve de partir pour la Capitale, qui réunit dans ses prestigieux instituts l'élite scientifique de l'époque : entre autres, Arago, Brongniart, Cordier, Latreille, Vauquelin, Cuvier et Gay-Lussac<sup>1</sup>. Le député varois, Paul de Châteaudouble, va l'aider à réaliser son rêve en le recommandant au pharmacien en chef de l'hôpital de Saint-Denis qui l'embauche comme aide-pharmacien. Conscient de ses lacunes, cet autodidacte de vingt ans saisira toutes les occasions de se rendre à Paris pour suivre les cours publics de la Sorbonne et du Muséum national d'histoire naturelle. Sa forte motivation et l'éventail de ses intérêts lui valent d'être remarqué par le corps enseignant, et notamment par Brongniart, professeur au Muséum, qui le désigne pour aller récolter du matériel botanique dans les Alpes suisses et italiennes.

Dans les milieux savants on parlait du Chili comme d'un pays quasiment inconnu et qui offrait à des chercheurs désireux de se faire un nom un territoire inexploré. De tels propos ne pouvaient qu'enflammer l'imagination de notre néophyte qui était loin de se douter qu'il aurait bientôt l'occasion de partir pour ces terres mythiques. En effet, un certain Pierre Chapuis, prétendu journaliste, recherchait à ce moment-là des volontaires pour aller enseigner dans un « collège » de Santiago. Jussieu le met en contact avec Claude Gay, qui accepte sans hésiter cette offre providentielle. Alors qu'il est avant tout botaniste, il sera chargé des cours de physique et chimie, ce qui ne semble guère le gêner.

Le 16 mai 1828, la corvette *Adour* appareille de Brest à destination de Valparaíso. Des civils font partie du voyage : ce sont les onze enseignants qui viennent d'être recrutés. Au large de la côte bretonne, la mer est déjà fortement agitée. Pour Claude Gay le cauchemar ne fait que commencer car il n'a pas le pied marin. Malade comme un chien, il ne sortira de sa cabine qu'à l'escale de Rio de Janeiro où le navire restera plus d'un mois. Ce répit lui permet d'herboriser et de découvrir d'étonnants papillons. Sur le terrain il rencontre un autre passionné de sciences, Alcide d'Orbigny, dont les travaux sur l'Amérique du Sud feront bientôt autorité. Après un autre arrêt à Buenos-Aires, l'*Adour* essuie une effroyable tempête dans les parages du cap Horn où il faillit faire naufrage. Mais le calvaire du Varois n'est pas encore fini et atteindra son paroxysme durant la traversée du *Golfo de penas* dont l'appellation

<sup>1</sup> La science française, héritière du siècle des Lumières, doit aussi sa belle vitalité à l'attention que Napoléon Bonaparte a toujours portée aux disciplines scientifiques.

n'a rien de surfait. Le 3 décembre, la corvette française entre dans la baie de Valparaiso. Après les souffrances qu'il vient d'endurer, Claude Gay a l'impression de revivre et d'être parvenu aux portes de l'éden. De la chaloupe qui l'amène à quai il dresse un croquis du port pour fixer sa première image du pays qui deviendra bientôt sa seconde patrie.

## **Deux passions conjuguées : le Chili et la science**

Il est presque midi. Alors qu'il s'attendait, à l'approche de l'été austral et sous une latitude de 33 ° sud, à trouver une forte chaleur, c'est un air léger et presque frais qu'il respire. Il constate par là l'effet du courant de Humboldt sur le climat des régions baignées par les eaux froides du Pacifique Sud. Sur la route de Santiago, il découvre une végétation d'aspect méditerranéen où surgissent par endroits des essences tropicales. Puis, lorsqu'il aperçoit la muraille enneigée qui domine de ses cinq mille mètres la capitale du Chili, c'est pour lui un émerveillement qui se renouvellera à chacune de ses sorties. Le voilà séduit par ce pays où rien n'est comme ailleurs, mais aussi par ces gens qui, d'emblée, lui accordent leur confiance. Comme le collègue français n'ouvre qu'à la fin du mois de février, il a le temps de visiter la plaine fertile située entre la cordillère andine et le plateau côtier et de pousser ses premières recherches jusqu'à l'océan. Le 1<sup>er</sup> mars il fait ses débuts d'enseignant. Il compense son inexpérience par une rigueur et une alacrité qui sont appréciées par les étudiants et leurs familles, alors que ses collègues, dépaysés et déçus par l'inconfort de leur installation, vont peu à peu se dérober à leurs obligations, ce qui entraînera, hélas !, la fermeture de l'établissement français en 1831. Durant ses heures de loisir, Gay effectue de brèves excursions autour de Santiago pour rechercher des espèces endémiques, si bien qu'un an après son arrivée il peut écrire au professeur Brongniart qu'il a déjà effectué une série d'observations susceptibles d'intéresser la communauté scientifique.

La passion qui l'anime et sa puissance de travail impressionnent ses premiers amis qui appartiennent à l'élite intellectuelle du pays. Grâce à eux, il est reçu dans les meilleures maisons où on le classe déjà dans la lignée de ces Français qui, par leur contribution à l'essor du Chili, avaient acquis l'estime et la reconnaissance de la nation, tels ces officiers de l'armée impériale qui, au lendemain de Waterloo, avaient mis leur savoir et leur bravoure au service de la naissante République : le général Beauchef, le colonel Benjamin Viel ou encore le colonel du génie Albert Bacler d'Albe <sup>2</sup>.

Sa réputation arrive jusqu'au palais de la Moneda. Le président José Prieto et le ministre de l'intérieur Diego Portalès pensent avoir trouvé enfin l'homme capable de réaliser un projet qui leur tient à cœur, à savoir une description scientifique de leur pays, très mal connu des étrangers et des Chiliens eux-mêmes. La proposition que le jeune enseignant leur présente au début du mois de juillet 1830 répond tout à fait à leurs vœux. Et le 14 septembre, Diego Portalès <sup>3</sup> lui fait signer un contrat par lequel notre compatriote s'engage à écrire, en sept ans, une *Histoire physique du Chili*, à créer un cabinet de sciences naturelles et à former des assistants qui en assureront le bon fonctionnement. En contrepartie, il recevra un salaire d'ingénieur débutant, le débours de ses frais de voyage et l'appui des autorités locales à l'occasion de ses déplacements en province.

## **Une performance physique et intellectuelle**

De 1831 à 1841, il va explorer, accompagné parfois de quelques auxiliaires et d'un interprète indien, mais plus souvent en solitaire, un territoire d'environ 300 000 km<sup>2</sup>, soit plus de la moitié du sol français. Rappelons qu'au nord le désert d'Atacama faisait alors partie de la Bolivie et qu'au sud, au-delà de Chiloé, les terres extrêmes n'étaient qu'un chapelet d'archipels glacés sur lesquels l'État chilien n'exerçait pas encore sa souveraineté. Cela étant, son domaine de recherches reste très vaste et mesure 1 800 km de long sur 180 km en moyenne de large. Il estime que l'ample chantier qui s'ouvre devant lui nécessitera douze heures de travail par jour, car il compte bien tout voir et tout savoir sur le Chili et sa curiosité confindra parfois à l'obsession.

Comment va-t-il pouvoir mener à terme un projet aussi ambitieux ? Tout d'abord, il jouit d'une santé de fer et l'endurance qu'il a acquise au cours de ses marches à travers la Provence et les Alpes l'a préparé à affronter de plus lourdes épreuves. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre disaient qu'il « grimpaît sur les plus hauts sommets et descendait au fond des précipices à pied ou à cheval sans reculer devant le danger, qu'il supportait la faim et la soif, le froid et la chaleur avec une inaltérable bonne humeur » et que son organisme tolérait « une alimentation déséquilibrée et parfois exécrationnelle ». Ensuite, il sait faire abstraction de tout ce

---

<sup>2</sup> Après avoir pris part aux combats pour l'indépendance du Chili, Beauchef dirigea l'Académie militaire ; Viel devint gouverneur de Santiago et Bacler d'Albe fut nommé premier ingénieur de l'armée des Andes.

<sup>3</sup> Homme fort du gouvernement, organisateur efficace de l'État chilien, auteur de la constitution de 1833 qui restera en vigueur jusqu'à l'année 1925.

qui pourrait le distraire de sa tâche. À son arrivée au Chili, une série de troubles venait de menacer la république et tout autre que lui aurait pu s'inquiéter de cette situation instable et tout abandonner. Claude Gay n'est pas homme à renoncer facilement à un projet. En outre, le pays n'est pas encore totalement conquis. Au-delà du fleuve Bio-Bio commence le territoire des Mapuches que les colons ne cessent de grignoter. Les représailles qui s'ensuivent créent un climat d'insécurité dans cette zone frontalière où, de surcroît, il n'est pas rare de rencontrer des bandes de pillards, composées d'indiens insoumis et de paysans réduits à la misère, qui sèment la terreur sur leur passage. Par ailleurs, d'un bout à l'autre du Chili, l'habitat est très dispersé et, en dehors des villes, l'hôtellerie inexistante. Quant à l'état des chemins, il est « déplorable même en été... trous, racines, inégalités de terrain les rendent dangereux ». Mais notre concitoyen s'en arrange très bien.

Enfin, Claude Gay possède la vision d'un homme de terrain. Où qu'il se trouve, il a le don de lire un paysage. Le moindre indice suffit à le mettre sur la voie. Il ne néglige rien de ce qui s'offre à son regard, qu'il s'agisse de plantes, d'insectes, de mammifères, de fossiles ou de simples fragments de pierre. Dès qu'il décèle une espèce inconnue, il la dessine sur le champ avant que son aspect et ses couleurs ne s'altèrent. Sens de l'observation et pureté du dessin chez lui ne font qu'un. Au hasard de ses excursions il passe de la botanique à la zoologie, de la géologie à la climatologie car, pour un passionné de sciences, il n'y a pas de cloison étanche entre les disciplines. Au cours des six missions qu'il va effectuer du nord au sud, huit mille espèces seront répertoriées, dont trois mille sept cent soixante-sept espèces végétales qui porteront son nom. De plus, la lecture de l'ouvrage de l'abbé Molina qui, le premier, avait osé dire que les seuls vrais Chiliens étaient les autochtones l'incitera à s'intéresser lui aussi à l'histoire des Mapuches <sup>4</sup>.

Il serait difficile de reconstituer exactement ses six itinéraires car, comme les géologues, il suit plutôt les lignes que la nature a tracées au cours des millénaires et qui échappent au regard des profanes. On connaît en revanche les sites qu'il a visités et la durée de ses déplacements sur un territoire qui s'étend de la vallée de Copiapo à l'île de Chiloé, soit du 27<sup>e</sup> au 43<sup>e</sup> parallèle. Sur une telle étendue ce sont les différences de climat correspondant aux différentes latitudes qui lui permettent de distinguer trois grandes régions naturelles : au nord, le Chili aride, riche en minerais ; au centre, le Chili fertile avec ses cultures et ses pâturages ; et au sud, le Chili humide des lacs et des forêts. Il va consacrer à son étude onze années de sa vie dont huit sur le terrain, deux en France où il ira acheter les meilleurs instruments d'observation et de mesure et donner au Muséum une partie de ses collections et près de douze mois à Lima pour consulter les archives historiques espagnoles. C'est au cours de son séjour à Paris qu'il sera nommé, à l'âge de trente-quatre ans, chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus à la science française et qu'il épousera Hermance Sougniez qui fera avec lui le voyage de retour.

Avant la parenthèse française, il avait effectué deux missions d'exploration dans le Chili fertile, l'une au sud de Santiago du mois de décembre 1830 au mois d'avril 1831, l'autre au nord de la Capitale du mois de juillet au mois de décembre. Mais c'est en parcourant le Chili humide, entre le mois de novembre 1834 et le mois d'avril 1836, qu'il aura le sentiment d'entrer dans un tout autre monde et qu'il fera ses plus intéressantes trouvailles. Arrivé par bateau à Valdivia, enclave espagnole en territoire indien, le naturaliste varois se lance aussitôt dans une aventure dont il n'ignore pas les risques. On l'avait averti que les Mapuches ne laissaient passer sur leurs terres que quelques religieux. Mais cet homme désarmé, dont les guetteurs épient les moindres gestes et qui a le don d'amuser les enfants avec ses jongleries, va être accepté par les tribus. Les lunettes qu'il porte sur son nez pour observer de près plantes et cailloux intriguent ces guerriers qui le surnomment « quatre yeux ». Le décor éblouissant du lac Llanquihue, d'où il aperçoit cinq volcans aux sommets enneigés, lui fait oublier ce qu'il appelle par euphémisme « les inconvénients du métier de curieux ». Dans cette nature vierge, règnent des essences inconnues en Europe : l'alerce, conifère géant de la forêt chilienne ; l'araucaria, dont les graines sont le pain des indigènes ; le cannellier, arbre sacré du peuple araucan ; et le copihue, plante grimpante à fleur rouge baptisée « la goutte de sang indien ». À l'arrivée des fortes pluies, il prend ses quartiers d'hiver à Valdivia pour classer ses collections, corriger ses cartes et parfaire ses dessins. C'est là que naît sa fille, le 4 septembre 1835. Puis, au retour du printemps, il s'embarque pour l'île de Chiloé, souvent noyée dans un brouillard fait d'embruns et de pluie et où Francis Drake avait découvert autrefois un tubercule comestible dont le succès mondial n'est pas près de finir : la pomme de terre.

L'expédition suivante, qui durera de septembre 1836 à décembre 1837, sera consacrée à la région de Coquimbo qui fait la transition entre le Chili fertile et le Chili aride et dont les richesses naturelles sont surtout minérales – cuivre, argent, mercure et lazurite. Il y découvrira aussi une flore sauvage qui abrite des colibris et des milliers d'insectes puis, en altitude, ces petits rongeurs d'Amérique du Sud, les chinchillas et les viscaches. En septembre

---

<sup>4</sup> Juan Ignacio Molina, jésuite exilé par Charles III d'Espagne, trouva refuge en Italie où il publia son *Essai sur l'Histoire naturelle du Chili* (1782).

1838, il fera route vers le sud pour explorer la région de Conception où les terres cultivées commencent à alterner avec de vastes forêts. Les arbres dominants sont le roble, assez proche du chêne européen, et le coigue, une sorte de hêtre. De la capitale régionale, il suivra la route côtière jusqu'à la mine sous-marine de charbon de Lota puis il traversera les bois de Nahuelbuta où les Indiens avaient souvent tendu des embuscades meurtrières aux Conquistadors, pour atteindre les volcans Antuco et Chillan dont il sera le premier à calculer l'altitude. Ayant appris l'existence de cygnes à cou noir sur les eaux d'un lac de haute montagne, il n'hésitera pas à refaire l'ascension de la cordillère avant de regagner Santiago à la fin février 1839.

Il ne lui reste désormais qu'à explorer la région la plus septentrionale où il passera toute l'année 1841. Après de brèves incursions dans le désert d'Atacama, il va remonter la vallée de Copiapo jusqu'au col de San Francisco pour visiter cette partie de la chaîne andine où aucun savant ne s'était aventuré et à laquelle les géographes chiliens ont donné le nom de Claude Gay. Il découvre, dans les environs, le décor somptueux de la *laguna verde* où vivent des flamands roses. Les versants dénudés sont le domaine des camélidés, lamas, guanacos et vigognes sans cesse menacés par le prince des Andes, le condor. Il repartira du port de Huasco au début de l'année 1842 avec le sentiment de n'avoir négligé aucune zone du Chili.

Sous le titre *Voyage scientifique*, Claude Gay avait annoncé, un an plus tôt dans un journal de Santiago, le plan détaillé de son futur ouvrage et son intention de joindre au texte plus de trois cents planches représentant les principales espèces animales et végétales du pays. A la suite de quoi, par la loi du 29 décembre 1841, le savant français s'était vu accorder à titre exceptionnel le bénéfice de la citoyenneté chilienne. Jean-Pierre Blancpain souligne avec pertinence la différence entre « la nationalité attribuée aux migrants pour hâter leur assimilation et la citoyenneté toujours réservée aux nationaux nés dans le pays. Le cas unique de Claude Gay montre l'estime des autorités à l'endroit de l'homme et de l'œuvre ».

Après onze années de travail acharné, le temps est venu de passer à la phase de rédaction et de traduction en espagnol de sa monumentale étude. Et, comme la reproduction en couleurs de plusieurs centaines de dessins requiert une compétence technique qu'il ne pourra trouver qu'en Europe, le naturaliste varois décide de rentrer à Paris où il s'installe à la fin de l'année 1842.

### **Les aléas de la publication**

Après avoir informé de ses travaux la Société de géographie et l'Académie des sciences, il sollicite l'aide de l'État français au cas où quelques souscripteurs en difficulté viendraient à lui manquer, puis prend contact avec les imprimeurs et les graveurs les plus réputés de la Capitale : Dupressoir, Laemlin, Lenhart, Riocreux...

Le ministre français de l'Instruction publique lui répond par une fin de non-recevoir. Gay fait part de sa déception au ministre Manuel Montt, qui a succédé à Diego Portales, tué lors d'un soulèvement. Il sait désormais qu'il ne peut compter que sur les huit cents souscriptions prises par le gouvernement chilien et par des particuliers. Au début de l'année 1844, paraît un premier fascicule de cent trente-six pages, suivi de trois autres en décembre. Après quoi, les livraisons commencent à s'espacer pour diverses raisons : la lenteur des traducteurs, la dispersion de ses collaborateurs, mais surtout une mésentente conjugale qui perturbe depuis quelque temps son travail d'écriture. Les plaintes qui commencent à arriver sur le bureau du chargé d'affaires chilien à Paris inquiètent Claude Gay qui se hâte d'expliquer à ce dernier ce qui alourdit considérablement sa tâche : « Suivre de près le travail de cinquante personnes occupées à graver et colorier les planches représente une charge à laquelle s'ajoute la relecture et la correction des épreuves. » Ses difficultés familiales vont encore s'aggraver. A Séville, où il était allé consulter les Archives des Indes, il apprend la mort de sa fille Thérèse, âgée de quinze ans, à la suite d'une hémorragie pulmonaire. Malgré cette terrible épreuve, il ne perd pas courage. En 1853, vingt volumes sont déjà publiés ainsi que deux cent quarante-cinq planches en couleurs.

Pendant qu'il mettait toute son énergie à achever son œuvre, un complot se tramait contre lui au Chili. Quelques envieux avaient persuadé un ministre mal informé, Silvestro Ochagavia, de mettre fin à cette « prodigalité excessive » en faveur du savant français au prétexte qu'il n'avait pas respecté les délais de livraison ni maîtrisé le coût de la publication. Ils se disaient aussi choqués par son divorce qui avait fait de lui un sujet « rejeté par l'Église ». Une note ministérielle fut adressée au représentant du Chili en France qui, trouvant lui aussi le projet dispendieux, le fit savoir sans ménagement à l'intéressé. C'en était trop pour Claude Gay qui recourut à son ami Manuel Montt devenu, entre temps, président de la République. Voici quelques passages de sa lettre : « Si les Chiliens pouvaient savoir le temps qu'il m'a fallu pour collecter, classer, dessiner et décrire plus de huit mille espèces inconnues des savants européens, ils seraient moins exigeants à mon égard ». Certes, il reconnaissait avoir mal estimé les dépenses que son projet engendrerait et convenait qu'il aurait pu se contenter d'illustrations à la sépia moins coûteuses. Son dernier argument fut le plus convaincant :

« Avant mon arrivée il n'existait aucune étude, aucun recensement des ressources naturelles, aucune carte détaillée et, en onze ans, j'ai eu tout à créer <sup>5</sup> ». L'affaire fut réglée promptement : l'aide du gouvernement chilien serait maintenue coûte que coûte et l'imprudent ministre comme le diplomate, fermement rappelés à l'ordre, durent faire volte-face.

1856 est une année particulièrement faste pour lui. Après un quart de siècle de travail son *Histoire physique et politique* du Chili voit le jour. Elle compte vingt-six volumes in-octavo : huit pour l'histoire, huit pour la botanique, huit pour la zoologie, deux pour les statistiques et les mines ; les deux tomes concernant l'agriculture ne paraîtront qu'en 1862. Un atlas en deux tomes, illustré de trois cent quinze planches réalisées par les meilleurs graveurs du moment, avait été publié à part deux ans plus tôt. C'est aussi l'année où notre naturaliste entre à l'Académie des sciences dans la section de botanique où il succède à Brisseau de Mirbel.

Le nouvel académicien ne s'endort pas sur ses lauriers. Il profite de sa bonne condition physique pour aller explorer l'ancien territoire des Tatars. Puis, de 1858 à 1860, il séjourne en Amérique du Nord pour étudier le système d'exploitation minière. Mais il n'a pas oublié ce pays singulier et si attachant, enchâssé entre la blanche cordillère et le grand océan et où il a gardé tant d'amis. Il va s'y rendre une dernière fois en 1863. Il est reçu avec tous les honneurs au palais présidentiel, au Congrès, à l'université de Santiago et, bien entendu, au Muséum dont il est le créateur. Les réticences de quelques esprits chagrins avaient été prestement balayées par le succès croissant de son ouvrage. Désormais les autorités unanimes lui savaient gré d'avoir fait connaître le Chili dans le monde et d'avoir donné à la science chilienne une impulsion décisive. Ce voyage mettait fin à la grande aventure de sa vie.

À l'heure de la retraite, souffrant du mal de la pierre, il voulut retrouver cette campagne provençale où était née sa vocation. Il fut accueilli par sa sœur et son beau-frère, Victor Raynaud, dans leur gentilhommière du Deffens, près de Flayosc. Esprit concret, Claude Gay avait toujours gardé les pieds sur terre et fait fructifier son argent par de bons placements. Comme il n'avait pas d'héritiers et que ses sœurs n'étaient pas dans le besoin, il légua par testament du 3 novembre 1873 une rente annuelle de deux mille cinq cents francs à l'hôpital de sa ville natale, « pour soulager mes malheureux compatriotes » ; une autre du même montant à l'Institut de France, « pour encourager la recherche en géographie physique » ; une troisième, de mille francs, au collège de son enfance pour fonder trois prix annuels ; une quatrième, de cinq cents francs, à la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan. Après quoi, sa santé se dégrada très vite. Il expira le 29 novembre, entouré de l'affection des siens.

## Claude Gay aujourd'hui

Comment juger son œuvre ? Pour ma part, je n'ai fait que relater sa remarquable performance. Mais, pour évaluer la qualité de ses travaux, je me référerai à l'appréciation du botaniste allemand Rudolf Philippi, son contemporain : « Aucun pays d'Amérique du Sud ne peut se vanter de posséder sur son histoire naturelle un travail qui égale celui de Claude Gay » ; et à celle de Bartolomé Mitre, le futur président argentin : « L'Histoire physique et politique du Chili est un monument irremplaçable [...] son auteur est le révélateur du sol chilien ». Plus près de nous, je citerai Jean-Pierre Blancpain : « L'Histoire de Claude Gay est la véritable synthèse du Chili [...] sa mémoire réunie et recomposée ». Tout récemment, le poète Luis Mizon a souligné, à juste titre, le rôle que le savant varois a joué dans la formation de l'identité culturelle de la nation chilienne. Enfin, de l'autre côté des Andes, le pionnier de la coopération scientifique entre la France et le Chili est toujours une référence et un modèle. Et, si des géographes et des géologues français continuent à enseigner dans plusieurs universités de ce pays lointain, c'est à Claude Gay qu'ils le doivent.

Mais, de nos jours, en France comme dans le Var, qui connaît son nom qui ne figure même plus sur le Larousse ? Par bonheur, il est encore présent à Draguignan qui l'a honoré par une grande fresque, par un buste érigé sur la place voisine et par une plaque commémorative au-dessus de l'entrée de sa maison natale. On peut voir aussi un beau portrait de lui dans les locaux de la Société d'études scientifiques et archéologiques, dont il fut le bienfaiteur et où il compte de fervents adeptes qui m'ont aidé dans mes recherches.

Ce personnage hors du commun, qui avait mis son talent, ses forces et sa passion au service du Chili, servit en même temps la France. Comme les deux pays ont su reconnaître et sanctionner dignement ses mérites, l'académie du Var lui devait bien, elle aussi, un hommage.

**Robert GIANNONI**

---

<sup>5</sup> Est-ce à dire que les travaux de ses prédécesseurs Louis Feuillée et Amédée Frézier et la relation de voyage de Bougainville étaient à ses yeux quantité négligeable ? Bien sûr que non, mais leurs études n'avaient pas pour objet de décrire un pays de façon exhaustive. Quant aux précieuses observations de Darwin, qui visita le Chili dans les mêmes années que lui, elles portèrent surtout sur les régions côtières.

- BARROS ARANA (Diego), « Don Claudio Gay ; su vida y sus obras », *Obras completas*, Santiago, imprenta Cervantès, 1911, tomo XI.
- BLANCPAIN (Jean-Pierre), *Francia y los Franceses en Chile*, Paris, Hachette, 1987.
- GAY (Claudio), *Atlas de la Historia física y política de Chile*, Santiago, LOM ediciones, 2004, deux volumes.
- MIZON (Luis), *Claudio Gay y la formación de la identidad cultural chilena*, Santiago, Editorial universitario, 2002.
- ORBIGNY (Alcide d'), *Viaje a la América meridional*, réédité à La Paz, Instituto francés de Estudios andinos y plural ediciones, 2003.
- RAYNAUD (V.), *Vie de Claude Gay*, Draguignan, 1877.
- SAGREDO BAEZA (Rafael), « La Idea geográfica de Chile en el siglo XIX », *Mapocho*, n° 44, 1998.
- VILLALOBOS (R.), *Sergio, Imagen de Chile histórico. El álbum de Gay*, Santiago, Editorial universitario, 1973.